



HAL
open science

De l'anthropologie pour l'architecture et l'urbanisme ?

Daniel Pinson D. Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson D. Pinson. De l'anthropologie pour l'architecture et l'urbanisme?. R. De Villanova. Conjuguer la ville, Architecture, Anthropologie, Pédagogie, Edition L'Harmattan, p. 301-323 (Post-face), 2007, "Espaces interculturels". halshs-00796228v2

HAL Id: halshs-00796228

<https://shs.hal.science/halshs-00796228v2>

Submitted on 1 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE L'ANTHROPOLOGIE POUR L'ARCHITECTURE ET L'URBANISME?

par Daniel Pinson

Postface à l'ouvrage *La ville en formes, Architecture/anthropologie* (R. de Villanova, dir.)

Depuis le début de ce nouveau millénaire, on s'est alarmé plus qu'auparavant du nombre d'êtres humains sur terre et des effets de la mondialisation. Si la mondialisation fonctionne trop comme la loi des plus forts sur les plus faibles, elle porte en filigrane la possibilité recherchée par les pauvres de produire et de consommer comme les riches. Cette perspective a fait apparaître les risques que le modèle occidental des riches, qui sert de référence aux pauvres, faisait courir à la planète s'il venait à être généralisé. En réalité l'épuisement d'une ressource essentielle à un tel type de développement, le pétrole, ne le rend même plus possible. Une autre voie est donc à trouver...

Curieuse entrée en matière, me dira-t-on, pour parler d'architecture et d'anthropologie. Pas nécessairement... Ce dont il sera question ici renverra en effet à la configuration des établissements humains, à la manière dont ils feront sens en regard des exigences nouvelles du « développement durable »¹. Le propos tenu ici sera donc plus volontiers orienté vers l'architecture et l'urbanisme (à l'avenir je résumerai en disant architecture²) comme activité d'anticipation et sur ce que « l'anthropologie des mondes contemporains », chère à Marc Augé, peut apporter à... ou ce que peut lui emprunter l'architecture. Cependant, pour l'exercice qui m'est imparti, je ne me limiterai pas à ce seul aspect. Car, pour se projeter dans l'avenir, l'architecture doit continuer à se construire dans la connaissance d'elle-même, de son histoire. Bien qu'elle constitue un domaine, fait d'objets, de traités, de pratiques, auquel d'autres disciplines s'intéressent (l'histoire comme l'anthropologie notamment), il lui faut aussi, sans se dispenser du regard des autres, se penser à partir d'elle-même, en croisant des méthodes qui lui sont propres et d'autres empruntées, et particulièrement à l'anthropologie. Cette capacité qu'a une discipline à se penser historiquement, à tenir compte de ce que d'autres peuvent apporter à la connaissance de ses productions et de ses pratiques, est aussi la condition de sa capacité à se renouveler.

Les rapports de l'architecture avec l'anthropologie ne datent pas d'hier et il n'est pas inutile d'y revenir car ces rapports engagent aussi des formes d'instrumentalisation réciproques qui se donnent à voir autrement avec le recul. Après cette mise en perspective historique, il sera temps de dire les champs les plus importants pour lesquels l'anthropologie a produit des connaissances intéressantes l'architecture : l'habitat, les techniques et l'urbain. Nous verrons alors comment, dans la discipline de l'architecture, des savoirs ont été construits pour la connaissance de l'architecture elle-même et pour produire l'architecture autrement. Enfin nous insisterons sur l'intérêt des expériences où l'enseignement de l'architecture donne une place à l'anthropologie et en associe les connaissances à la conception des projets.

Une histoire architecturale de l'anthropologie

J'adopterai ici une acception large du concept d'anthropologie sans le réduire aux contours que peut lui donner aujourd'hui la discipline, en France ou ailleurs. L'acception que donne Mauss dans les « Variations saisonnières » (1905) me convient lorsqu'il regarde vers ce qu'il appelle l'« anthropogéographie » (Ratzel) et qu'on nommera la « géographie humaine » avec Vidal de la Blache. En limitant cependant mon exploration au XIXe siècle, j'étendrai volontiers l'héritage architectural d'une pensée anthropologique à Elisée Reclus et à Frédéric Leplay, placés à des positions idéologiques totalement opposées (anarchisme versus capitalisme familial). Outre qu'il a inspiré le Musée social, issu en 1895 des expositions universelles dont il dirigeait la section d'économie sociale, Le Play s'est fait entendre par

1 Le terme a fini par faire consensus, même en France. Certains estiment pourtant que le mot « développement » qui suggère la croissance n'est pas compatible avec la survie de l'humanité et des autres espèces (voir à ce sujet, par exemple : Serge Latouche : *Pour une société de décroissance*, Le Monde diplomatique, Novembre 2003 , <http://www.monde-diplomatique.fr/2003/11/LATOUCHE/10651>).

2 L'urbanisme est une discipline récente qu'on peut concevoir comme une architecture à grande échelle. C'est sans doute plus compliqué que cela : à ce niveau, la dimension sociétale de l'établissement humain accroit, dans sa compréhension et sa fabrication, la part des sciences humaines et sociales, mais pas au point que l'urbanisme puisse se confondre avec la géographie ou la science politique.

Patrick Geddes (1915), l'un des premiers grands théoriciens de l'urbanisme moderne. Prenant exemple sur les monographies de l'habitat ouvrier de Le Play, Geddes est celui qui, avec le « regional survey », a fait entrer la démarche d'enquête de terrain dans le travail d'urbanisme, bien avant qu'on ne fasse appel aux sciences humaines pour l'architecture, mais aussi celui qui a esquissé la figure de l'habitant acteur.

Il en est né une tradition de pensée dans le monde anglo-saxon de l'architecture bien moins désinvolte vis-à-vis des sciences humaines que celle qui domine en France. Ainsi, dans le Mouvement moderne, Jaqueline Tyrwhitt (1901-1983), qui fut la « secrétaire » du « secrétaire » des CIAM Siegfried Giedion après la seconde guerre mondiale et donna une nouvelle édition du principal ouvrage de Geddes, joua un rôle important dans les réflexions qui sortirent le mouvement de son nombrilisme occidental et l'ouvrirent aux autres cultures, à la question des inégalités et l'engagèrent vers l'interdisciplinarité (Tyrwhitt Sert, Rogers 1952): Jose Lluís Sert, président des CIAM à partir des années 50, l'accompagna dans cette voie, aussi bien dans sa pratique en Amérique latine, notamment, que dans ses fonctions de Doyen de la « Graduate School of Design » d'Harvard. Tyrwhitt y fut appelée comme enseignante d'urbanisme et plus tard on retrouvera dans le centre de recherche d'Harvard associé à celui de l'Institution concurrente, le MIT, John F.C. Turner (1979), un architecte anglais disciple de Tyrwhitt qui joua un rôle très important auprès de l'ONU et plus particulièrement de sa section des Etablissements humains, lors de la conférence Habitat 1 de Vancouver. A cette époque les CIAM avaient disparu et Tyrwhitt avait fondé avec l'architecte grec Doxiadis « Ekistique », une revue interdisciplinaire sur les établissements humains où s'annoncent les thèmes du développement durable et que présida pendant quelques années la grande anthropologue américaine Margaret Mead³.

Il y a certes méconnaissance entre les traditions anglo-saxonne et française, mais pas étanchéité. Le terme d'établissement humain (*human settlement*) introduit bien le lien. Utilisé par Mauss qui se réfère aux travaux ethnographiques sur les eskimos, il est moins ambigu que celui d'habitat et ce n'est pas un hasard si les organisations internationales aussi bien que Le Corbusier s'en emparèrent au lendemain du second conflit mondial. Je saisisrai cette occasion pour souligner à quel point la réflexion académique anglo-saxonne était moins coupée de la société que la française. A l'ONU on retrouve aussi Tyrwhitt qui, dès les années 50, y joua un rôle important comme conseiller, de manière moins anecdotique que Le Corbusier. Cependant ce dernier entretenait des liens assez étroits avec les milieux de l'ethnologie en France. Son intérêt pour l'architecture vernaculaire n'est pas feint : on connaît ce moment de ses chères études où il consulte avec beaucoup d'attention les enquêtes de Alfred de Foville (1894-1899) et dit, dans son entretien avec les étudiants en architecture, après la Deuxième Guerre mondiale, son admiration pour le travail de « documentation » de Georges-Henri Rivière, le directeur de la section du Musée de l'Homme qui deviendra le Musée des Arts et Traditions populaires.

Avec « L'Aubrac », G.-H. Rivière, précisément, nous a donné dans les années 60 une très belle étude interdisciplinaire à laquelle furent associés des architectes. Leurs relevés constituent pour moi des modèles d'études d'architecture pensée avec ses occupations mobilières, traces des usages qui s'y accomplissent. Allant plus loin que les études faites parallèlement sur l'habitat rural, la recherche sur l'Aubrac met en œuvre un projet né juste avant la guerre. Il participe d'une intention conservatrice (muséographique) à l'opposé d'une autre étude collective dont sortira le Plodémet/Plozévet d'Edgar Morin (1967), consacré à la pénétration de la modernité en milieu rural. Dans cette dernière, les formes de l'espace ne sont pas investiguées, et à la même époque Lefebvre dit aussi dans sa préface à « L'Habitat pavillonnaire », l'intérêt qu'il y aurait à compléter l'analyse sociologique de la symbolique de l'espace du pavillon par une méthode ethnographique⁴.

Mauss est en arrière-plan des travaux « folkloristes » de Rivière ; il en a été le maître à penser, avec Leroi-Gourhan, lui-même disciple du premier. Le « Manuel d'ethnographie », notes de

3 Pour le développement de tous ces aspects, voir Daniel Pinson, « De l'échec d'une charte à la poursuite d'une réflexion » in Bonillo Jean-Lucien, Massu Claude, Pinson Daniel (dir.), 2006, *La Modernité critique, autour du CIAM 9 d'Aix-en-Provence, 1953*, Marseille : Ed. Imbernon.

4 C'est ce projet que j'ai poursuivi dans « Du logement pour tous aux maisons en tous genre » (1988), puis « Modèles d'habitat et contre-types domestique au Maroc » (1992).

cours parues dans une rédaction postérieure de Denise Paulme⁵, donne une place très précise aux activités de l'ethnographe en regard des formes matérielles de l'habitation, qu'il distingue de l'habitat. Si ce dernier renvoie à l'organisation des établissements humains, donc à l'urbanisme et à la géographie, l'habitation est considérée par Mauss comme une « industrie de la protection et du confort ». Et il dit comment les ethnographes (de la métropole comme de ses colonies) doivent s'y prendre : « comme des architectes », pour en relever les configurations, les techniques de construction, les savoirs bâtisseurs. Un peu de la dimension symbolique portée par l'étude sur les eskimos de 1905 s'est perdue en route, qu'accentuera encore l'influence de Leroi-Gourhan.

Cette dimension sera rétablie plus tard par l'anthropologie culturelle, en particulier le fameux article de Pierre Bourdieu (1981) sur la maison kabyle, dédié à Claude Lévi-Strauss, mais aussi celui de Colette Pétonnet (1972) sur « Espace, distance et dimension dans une société musulmane ». Cette dernière jette ainsi un pont entre le monde du bidonville, qu'elle décrit et dessine dans le cadre d'une typologie schématique, en interpellant au passage l'architecture internationale, et on trouve à ce sujet, chez l'américain Edward T. Hall (1971), la même préoccupation pour l'architecture destinée aux familles noires. Ces travaux seront assez largement exploités dans la formation des architectes en France après les grandes réformes des années 70.

Les domaines de l'anthropologie prenant l'espace construit comme objet

L'anthropologie de l'habiter

L'habitation a beaucoup intéressé l'anthropologie, à la fois du point de vue de son organisation distributive et de ses techniques de construction. L'article de Bourdieu sur la maison kabyle fait admirablement le lien entre technique et organisation sociale de l'espace (dans ses deux dimensions pratique et symbolique). Il donne à comprendre une société révolue dont les habitus s'estompent mais dont l'actualisation traversera les configurations d'architectures nouvelles. Bourdieu produit une connaissance dont il laisse le corps social juge de son utilisation. Il est, à ce moment de sa carrière⁶, dans un cadre académique, quand d'autres sont dans un cadre plus conservatoire comme Jean Cuisenier. Lorsqu'il poursuit l'œuvre de G.-H. Rivière sur l'habitat rural. La connaissance s'associe à l'exposition et à l'action culturelle en direction d'une société plus large. Cela reste le projet du Quai Branly⁷. Avec *Famille et habitation*, Paul-Henry Chombart de Lauwe (1959) est dans une perspective plus instrumentalisée, assez directement liée à la production du logement particulièrement active des années 60. L'exploration historico-anthropologique du premier volume élargit l'horizon culturel d'une société étroitement fixée sur une crise du logement qu'elle s'apprête à résoudre avec ces « merveilles de la technique moderne » qui enchantent Le Corbusier. Le deuxième tome rend compte d'une idéologie des fonctions humaines, portée par les plus en vue des architectes de l'époque, qui les réduisent à des notions purement physiologiques : consommation, reproduction.

On a ainsi les deux versants d'une anthropologie fondamentale et d'une anthropologie appliquée dont Maurice Godelier témoignait encore dans son rapport pour les sciences de l'homme au CNRS (1982). Cette distinction fait-elle sens encore aujourd'hui ? L'impureté prêtée aux travaux de la seconde s'est effacée en même temps que la prétention d'objectivité de la première était remise en cause. Sur ce sujet, les termes du débat outrepassent l'anthropologie pour concerner toute production de connaissance en général⁸. Au bilan, la veine de ces travaux n'a cessé d'être exploitée et leur multiplication a engendré une vulgarisation de l'intérêt pour l'anthropologie de l'habiter dont les côtés positifs dépassent les effets pervers⁹. Un palier élevé, situé dans les années 80, dont témoigne

5 Mauss Marcel, 1947, *Manuel d'ethnographie*, Paris-Genève : Payot.

6 Plus tard Bourdieu adoptera une posture plus engagée (*La Misère du monde*, Paris : Le Seuil, 1993).

7 Avec un basculement vers la dimension « arts » dont parle très bien Martine Segalen (« Le patrimoine et l'Europe », in *Journal du CNRS*, 184, mai 2005, <http://www2.cnrs.fr/presse/journal/2164.htm>).

8 Voir Veyne Paul, 1971, *Comment on écrit l'histoire*, Paris : Le Seuil, et plus récemment : Stengers Isabelle, 1993, *L'invention des sciences modernes*, Paris : La Découverte.

9 On peut faire référence à ce sujet à des numéros spéciaux de revue : *Ethnologie française* (Tome 12, n°2, 1982 : « Anthropologie culturelle dans le champ urbain », *Terrains* (N°3, 1984 : « Ethnologie urbaine », n°9, 1987 : « Habiter la

l'anthologie de F. Paul-Lévy et de M. Segaud (1983), semble pourtant avoir été atteint qui a vu l'étude des pratiques et des représentations céder la place à celle des processus cognitifs.

L'anthropologie des techniques

La description des techniques de construction, celle des matériaux employés, de leur fabrication, puis des techniques de leur mise en œuvre participe d'une tradition qui trouve son origine dans la découverte des sociétés anciennes ou de celle d'autres cultures que l'occidentale. Nous avons vu ce qu'elle doit à M. Mauss et A. Leroi-Gourhan. Dans un contexte de montée en prestige des technologies, on peut s'interroger sur la symétrie qui a pu exister entre les recherches des anthropologues, dans des sociétés encore dominées par le pouvoir colonial, et la fébrilité de la société occidentale dans l'application des découvertes scientifiques, tant dans la mécanisation des gestes quotidiens que dans la révolution constructive qui marque l'architecture (fer et béton armé, etc.). Un regain d'intérêt pour les techniques simples, mais souvent plus performantes que bien des inventions technologiques sophistiquées, s'est alors exprimé dans les années 60, en réaction contre cette fascination aliénante. Ainsi, parallèlement au passage à l'industrialisation du logement, des expositions telles que « Architectures sans architectes » (MoMa, NY) vulgarisaient des modes constructifs vernaculaires méconnus tant du grand public que des architectes occidentaux¹⁰. Le concept de « convivialité » formulé par Ivan Illich (1973) résumait bien cette autre voie de la « pensée sauvage » dans le domaine technologique, mais il n'eut qu'un très faible écho à cette époque où les « dégâts du progrès » ne semblaient que de simples accidents isolés sans les conséquences aujourd'hui prouvées du réchauffement planétaire. Le contrôle climatique de l'ambiance intérieure d'une maison irakienne par le capteur de vent frais, comme d'autres techniques architecturales dites « traditionnelles », n'intéressa finalement que quelques architectes isolés comme Hassan Fathy (1970), dont nous parlerons plus loin, et d'autres de par le monde en Occident¹¹ comme dans les pays en développement. Aujourd'hui les preuves du réchauffement commencent à redonner de l'actualité à ces techniques dans la conception des maisons, sans que l'on soit à l'abri pour autant de dérives normatives, fossoyeuses d'innovations, que l'on a connues auparavant avec l'avènement du « confort »¹².

Une autre perspective a été dessinée dans les années 1990 par l'« anthropologie symétrique » de Michel Callon et Bruno Latour¹³. Elle concerne les dispositifs techniques et, en les envisageant comme des « hybrides », elle leur a redonné une humanité que les séparations opérées par le positivisme avaient rejetée hors de toute étude technique. L'angle d'attaque des objets éminemment techniques - mais en même temps terriblement humains, dans leur destination comme dans leur conformation - que sont les espaces construits ou aménagés, s'en trouve ainsi nettement modifié. L'invitation est donc faite à ne plus penser l'humain sans sa relation à son aspect matériel et réciproquement. L'approche inspirée par Lévi-Strauss, et magnifiquement illustrée par Bourdieu à propos de la maison kabyle, trouve de cette manière une validation générale pour les artefacts des mondes contemporains. La distinction que je viens moi-même d'effectuer pour aborder successivement anthropologie de l'habiter et anthropologie des techniques trouve ici ses limites.

Enfin une autre voie, plus volontiers apparentée aux nouvelles sciences de la cognition, a ouvert tout un pan de connaissances nouvelles relatif aux processus de conception des objets techniques notamment. Les travaux du Nobel d'économie Herbert Simon sur l'activité rationnelle jouent à cet égard un rôle déterminant pour une sociologie de l'action¹⁴ à laquelle l'anthropologie ne peut rester indifférente. Pour sa part, l'« ingenium » de Jean-Louis

maison », *Communications* (n° 73, 2002 : « Manières d'habiter ») et dans le champ plus spécifique de l'architecture : *Les cahiers de la Recherche architecturale* (n° 27-28, 1992 : « Architecture et cultures »).

10 Bernard Rudovsky en était le commissaire (*Architectures sans architectes*, Paris : Le Chêne, 1977, édition américaine : 1964).

11 L'expérience du groupe de recherche Craterre fondé par Patrice Doat à Grenoble est à cet égard intéressant.

12 cf. Dreyfus Jacques, 1990, *La société du confort*, Paris : L'Harmattan.

13 Voir les travaux de Michel Callon sur les coquilles Saint-Jacques (*L'Année sociologique*, vol. 36, 1986) et l'essai de Latour Bruno, 1990, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris : La Découverte.

14 Friedberg Erhard, 1993, *Le pouvoir et la règle*, Paris : Le Seuil.

Lemoigne 1999), qui s'en inspire, rejoint les préoccupations d'Edgar Morin sur les rapports entre science et invention. La création n'est plus une simple application de la connaissance, elle est aussi un chemin de la connaissance. Lorsque l'on y regarde bien, cette approche rejoint la précédente qui, avec Bruno Latour, nous donnait bien à comprendre les mises en scène que fabriquaient les savants pour faire dire à la nature ses « lois ». Elle rejoint aussi « L'anthropologie du projet » telle que la conçoit Jean-Pierre Boutinet (1990), lorsqu'il réhabilite la démarche par essai/erreur propre à la pratique du projet des architectes, inaugurée au Quattrocento par Brunelleschi. Il dit en quoi cette démarche des constructeurs, par le procédé d'anticipation du plan ou de la maquette, a ensuite été généralisée dans les champs politiques, sociaux et personnels pour devenir une attitude de la rationalité et de la liberté contemporaines.

L'anthropologie de l'urbain

Les anthropologues des sociétés premières ont d'abord pensé les établissements humains à travers la figure du village et son inscription sur le territoire dans une vision naturelle (cosmique) et sociale (tribale) intégrée. Le « massif des maisons » eskimos (Mauss) et le village Bororo (Lévi-Strauss) en sont des exemples largement connus. Pour les sociétés d'aujourd'hui les travaux de l'École de Chicago, qu'on affine à la sociologie urbaine tels ceux de Ulf Hannerz (1983), participent largement, par les préoccupations et les méthodes¹⁵, de l'ethnologie, et fondent une problématique des quartiers qui remue encore aujourd'hui les sciences de l'homme et de la société, sociologie et anthropologie confondues, et plus largement une problématique de la grande ville, inspirée de la sociologie de Georg Simmel¹⁶.

La problématique de la grande ville, à travers la dénonciation des dérives de l'urbanisme moderne, de la domination de l'espace public par l'automobile, a trouvé un nouvel élan avec les travaux de l'autodidacte Jane Jacobs, que Françoise Choay, dans son *Urbanisme, utopies et réalités*, en 1965, met dans la catégorie « Anthropopolis »¹⁷. Classé dans la sociologie urbaine, mais assimilable par la méthode historico-qualitative à l'approche ethnologique, on mentionnera la somme de Mike Davis sur Los Angeles (1997), grande ville par excellence (1982).

Pour ce qui la concerne, la problématique du quartier a longtemps été abordée à travers des ensembles d'habitat¹⁸ marqués par une homogénéité sociale tranchée, largement dépendante de la clôture des mondes culturels. La fin de l'étanchéité de ces mondes, par l'effet des techniques de communication (radio, télévision, aujourd'hui la toile numérique) notamment, les a mis en relation en exacerbant en même temps leur inégalité économique, et en conduisant souvent à leur formation en communautés et en ghettos, en particulier dans les pays anglo-saxons où le modèle d'intégration sociale diffère profondément du modèle français d'assimilation. Ces terrains conservent une grande actualité pour le travail anthropologique d'autant qu'ils donnent lieux à des politiques urbaines spécifiques appelant de l'expertise¹⁹.

La centralité, puis l'espace public sont devenus depuis les années 50, un champ d'investigation qui n'a cessé de prendre de l'ampleur. Richard Sennett, auteur de la

15 On pense ici tout particulièrement au « Hobo » de Niels Anderson (Paris : Nathan, 1993 ; édition américaine : 1923)

16 Voir les textes rassemblés et traduits par Grafmeyer Yves, Joseph Isaac, 1979, *L'École de Chicago*, Paris : Ed du Champ urbain.

17 L'ouvrage de Jane Jacobs (*Death and Life of Great American Cities*, 1961) a été traduit en français plus tard et publié chez Mardaga en 1991. F. Choay est récemment revenu sur cette question de la décorporisation du monde en rassemblant certains de ses plus récents écrits (*Pour une anthropologie de l'espace*, Paris : Le Seuil, 2006). Selon elle, une relecture de More et d'Alberti permet, à partir de l'utopie pensée comme un mythe et de la « question de l'édifier » envisagée comme « schéma métamythique », une nouvelle intelligibilité de la mondialisation et de la perte du local.

18 On peut faire référence à ce sujet aux travaux de Henri Coing en France, de Michael Willmott et Peter Young en G.-B., à Herbert Gans (*Lewittowner*) aux USA, et pour se référer plus précisément à l'ethnologie à Colette Pétonnet, *Ethnologie des banlieues*, Paris : Galilée, 1982 ou encore à Desmond Avery, *Civilisations de la Courneuve*, Paris : L'Harmattan, 1987.

19 On pense ici aux travaux de Gérard Althabe, engagés par une observation participante dans la ZUP de Bellevue, à Nantes Saint-Herblain, au cours des années 80 et à ceux de l'anthropologue Arlando Stefani, souvent consulté par l'architecte Lucien Kroll.

« Tyrannie de l'intimité » et de « La ville à vue d'œil »²⁰, en publiant ces travaux successifs, dans les années 70, puis 80, exprime ce mouvement de la société industrielle qui recentre d'abord la société sur la famille et instrumente la production de la ville, notamment d'habitat, dans ce sens. On peut d'ailleurs se demander si, d'une certaine manière, l'anthropologie, aspirée par les problématiques de structuration sociale, familiale et d'habitat, n'a pu suivre ce mouvement dans la distribution de ses travaux, avant de revenir plus largement à la question de l'espace public. L'introduction que firent conjointement Michelle Perrot et Colette Pétonnet (1982) au numéro d' « Ethnologie française » consacré à l'« Anthropologie culturelle dans le champ urbain » peut le laisser penser.

Le philosophe-sociologue Jürgen Habermas avait déjà attiré l'attention des chercheurs en appréhendant l'espace public comme un espace réel/virtuel d'expression des idées, de la démocratie. Les travaux de l'historien helléniste Jean-Pierre Vernant (1965), qu'on a inscrit dans le courant de pensée structuraliste, sur les rapports entre « espace et politique en Grèce », rappellent à l'échelle de la ville les rapprochements que Bourdieu avaient opéré sur la maison kabyle. La symbolique des lieux y est rattachée au système politique athénien, à ses alternances entre oligarchie et démocratie et au déplacement du centre de la *polis* de l'espace du divin (l'Acropole) à l'espace du *logos* (l'Agora). On peut considérer ce travail comme une contribution à une anthropologie historique, et de toute façon une contribution extrêmement féconde à l'anthropologie urbaine.

En ce mois de juillet 2006, mon attention a été attirée par quelques faits liés à un nouvel épisode de canicule : ils ont la particularité (et c'est là un de leur intérêt pour une étude ethno-architecturale contemporaine) de faire converger les questions de l'espace public, de l'énergie et de la santé. Une information du journal Le Monde livre ainsi qu'en ce mois de juillet, EDF a dû importer de l'électricité, la consommation ayant augmenté de 3%. On imagine que la climatisation y est pour quelque chose. Seconde information : une annonce a été faite sur les ondes et les écrans de télévision par le Ministère de la Santé, s'adressant aux personnes fragiles. Il leur est conseillé un certain nombre de comportements, en particulier de passer quelques heures dans des cinémas ou des magasins disposant de la climatisation. Les fins commerciales de ces établissements privés seraient donc assorties d'un service public que l'espace public central ne pourrait plus remplir.

Cette extension du caractère public de certaines fonctions en prévention des effets sanitaires du réchauffement concernerait ainsi des édifices spécifiques de notre époque. Étonnante destinée pour ces temples du spectacle et du commerce dont beaucoup ont quitté les centres anciens pour s'accoupler en hypermarchés et en multiplexes dans des zones d'activités qui s'apparentent aux « non lieux » de Marc Augé. Envisagés dans la perspective prometteuse d'une « anthropologie des mondes contemporains », ces espaces et les pratiques qui s'y développent, leur ambition de faire « lieu », ouvrent un champ d'étude particulièrement intéressant, tant pour l'anthropologie que pour l'architecture²¹.

Souvent associés à des édifices accueillant le mouvement entre grands territoires (aéroports et gare TGV), les « non lieux » banalisent un monde où la vitesse de circulation des capitaux, critère exclusif de l'échange, anéantit les spécificités initiales et appauvrit des régions entières où les populations se voient contraintes de migrer pour leur survie. L'« anthropologie du mouvement » proposée par Alain Tarrus (1989) apporte un cadre d'étude à cet autre aspect du monde d'aujourd'hui qui intéresse tout particulièrement l'urbaniste.

L'architecture et l'urbanisme prenant appui sur l'anthropologie

Une « anthropologie de l'espace », ou comme souhaite la qualifier Marion Segaud, une « anthropologie spatiale de la civilisation »²², peut, doit avoir, a et aura son existence propre pour peu que des anthropologues le veulent, y trouvent intérêt, et que leurs travaux soient

20 Sennett Richard, 1992, *La ville à vue d'œil*, Paris : Plon (Edition américaine : 1990). Dans son ouvrage le plus récent (*Le travail sans qualité : les conséquences humaines de la flexibilité*, Albin-Michel, Paris, 2000), Sennett n'est pas sans aborder la ville avec une problématique qui le rapproche d'Augé.

21 Ainsi les « gares TGV-betteraves » construites dans une logique de grande vitesse et de grand territoire sans autre considération pour le local ont fait apparaître, dans le cadre du débat public, les limites de leur rationalité, puisqu'elles impliquent d'ajouter, à leur performance de desserte, des temps de navettes qui augmentent sérieusement les temps d'arrivée à destination.

22 Voir sa contribution dans cet ouvrage, p.

reconnus par leur discipline ou intéressent celles de l'espace, en particulier l'architecture et l'urbanisme.

L'architecture (comme l'urbanisme²³) est une discipline à part entière mais la préservation de son identité ne doit être en aucun cas un enfermement sur elle-même. Son autonomie appelle au contraire, de mon point de vue, la transdisciplinarité. Orientée principalement vers la création, l'architecture produit et continuera de produire des travaux de recherche sur ce qu'elle a fait et ce qu'elle fait, combinant pour ce questionnement, qui lui est spécifique et nécessaire, ses propres outils théoriques et méthodologiques avec une autre approche, anthropologique par exemple.

Sous cet angle, l'architecture peut contribuer à une double construction de connaissance qu'elle pourra ainsi mettre à disposition de ceux de sa communauté professionnelle dont l'activité essentielle est la conception et la réalisation de projets. Les deux directions concernées sont d'une part la production de connaissance sur l'architecture, d'autre part la production de connaissance sur la conception architecturale et urbaine. A bien y regarder, on est là dans une histoire de la discipline plus ancienne qu'on ne veut bien le dire et le « Traité » m'en semble une figure significative.

Pour la production de la connaissance sur l'architecture

Ce type d'études menées par des architectes se distingue-t-il, alors, de celui des anthropologues dont j'ai pu décrire les contours plus haut ? Oui et non, selon que l'auteur considéré restera attaché à sa discipline d'origine. Sa manière de penser a été cependant façonnée par une formation dont il reste toujours quelque chose. Ce qui me semble faire différer les deux postures, c'est le point de départ de la réflexion : est-ce la dimension physique de l'espace ou est-ce sa dimension sociale ?

Des architectes comme Amos Rapoport ou Philippe Boudon ont emprunté cette direction, rompant avec une pratique qui avait tendance auparavant à circonscrire le travail de l'architecte à celui d'illustrateur. C'est en particulier le rôle qui est assigné à Albert Laprade lorsqu'il illustre l'ouvrage de Jean Galloti sur la maison arabe (1926). L'exhaustivité de l'ouvrage de Rapoport (1972), qui en donne aujourd'hui les limites, ne peut en masquer le mérite : celui de resituer la place du facteur socioculturel dans le complexe de ceux, environnementaux, techniques, etc. qui contribuent à façonner la diversité des habitats traditionnels. Quant à l'objet des recherches de Boudon sur les détournements opérés par les habitants des maisons construites par Le Corbusier à Pessac, il n'est pas tant d'examiner leurs appropriations et de construire leur typologie, que de démontrer la capacité de déformation du « Plan libre » de Le Corbusier. A la suite du travail exploratoire de Rapoport et de la monographie de Boudon, la recherche en architecture a profité de la sortie du système des Beaux-Arts²⁴ et encouragé des études de ce type²⁵, quand elles n'ont pas été entreprises à l'initiative de certains architectes dans le cadre de thèses inscrites à l'université. Il est à noter qu'elles ont souvent conservé, malgré le cadre disciplinaire nécessairement autre dans lequel elles ont été soutenues, les préoccupations architecturales de leurs auteurs²⁶.

C'est d'ailleurs souvent pour cette raison que les recherches des anthropologues, des historiens, voire des géographes n'allaient pas assez loin dans leur investigation sur l'espace que des architectes se sont attelés à approfondir cette articulation entre architecture et société, tant en ce qui concerne les pratiques de l'espace que ses représentations. L'école italienne de la typo-morphologie est allée dans ce sens et nous permet en même temps de faire le lien et la transition entre échelle domestique et échelle urbanistique.

Cervellati et ses collègues (Scannavini, de Angelis) disent bien en effet, dans *La nouvelle culture urbaine, Bologne face à son patrimoine* (1977), la finalité opérationnelle des études

23 Cf. mes articles : « Disciplinaire, transdisciplinaire, bidisciplinaire, pluridisciplinaire... L'urbanisme indiscipliné : une discipline pluridisciplinaire » in *Lieux Communs Les cahiers du LAUA*, Ecole d'Architecture de Nantes, N°7, 2003, p. 49-66 et « Urban Planning : an 'undisciplined' discipline ? » in *Futures* 36, Issue 4, 2004, Elsevier, London, p. 503-513.

24 Il influençait jusqu'à des Ecoles d'Amérique du Nord rattachées aux universités, le modèle français des Beaux-Arts restant encore très prestigieux dans l'entre deux guerres.

25 Par exemple l'étude sur l'habitat rural en Margeride de Philippe Bonnin (*L'Ostal en Margeride*, Paris CNRS - avec Martyne Perrot et Martin de la Soudière -, 1983) ou celle que j'ai personnellement menée sur les déformations des modèles d'habitation étatiques au Maroc (*Modèles d'habitat et contre-types domestiques au Maroc*, Tours, Urbama-CNRS, 1987).

26 On peut citer les thèses de Pierre Clément, Christian Moley, Patrick Berger, Jean-Pierre Loubes...

typologiques mises en œuvre dans cette ville et directement inspirées par les travaux académiques de S. Muratori. De son côté Aldo Rossi, dans un essai théorique majeur, *L'architecture de la ville* (1966), dit toute l'importance qu'il accorde à la géographie et à l'anthropologie (françaises, essentiellement), mais en prolonge l'apport par le projet d'une « science de l'architecture de la ville ». De manière assez évidente la prise en compte du type des édifices, associée à la trame viaire dans la compréhension de l'engendrement de la forme urbaine, constitue un apport considérable en regard de la connaissance produite jusque-là par la géographie, y compris ses tenants les plus avertis de l'architecture et de l'urbanisme comme Pierre Lavedan et certains de ses disciples comme P. Lelièvre (1942) sur le XVIIIe à Nantes.

On sait l'influence qu'auront ces travaux sur la recherche architecturale et urbaine en France qui l'enrichira des apports des sciences sociales françaises (H. Lefebvre, H. Raymond, M. Foucaud...). Cette école de pensée reste active, présente dans la recherche et l'université, et en même temps plus liée à la pratique opérationnelle notamment en urbanisme. L'ouvrage récent de David Mangin, *La ville franchisée* (2004), témoigne de cette vitalité (même si les références bibliographiques relatives aux sciences humaines ne privilégient pas spécifiquement l'anthropologie). Il est à noter par ailleurs que l'objet initial de ces recherches, les centres anciens, s'est déplacé vers des questions et des territoires très actuels de la métropolisation et de l'étalement urbain.

Les questions de représentations de la ville avaient été pour leur part traitées de façon remarquable par l'architecte urbaniste américain Kevin Lynch, dont la méthode d'analyse de la ville a été largement reprise par la géographie. Le développement ultérieur de ce type de travaux n'a pas l'évidence de ceux de l'école italienne de la typo-morphologie, mais son existence appelle au moins deux remarques. La première est relative à la mobilisation par Lynch de la culture anthropologique internationale qui apparaît dans ses références bibliographiques en fin d'ouvrage et la posture délibérément transdisciplinaire qui est la sienne. La seconde concerne la démarche de Lynch : la finalité du chercheur est bien d'architecture, plus précisément d'*urban design*, et la structure de son ouvrage est pensée en ce sens. On s'est à cet égard plus intéressé à la partie qui, à partir de trois études empiriques sur des quartiers centraux de Boston, New Jersey et Los Angeles, fait apparaître l'image de la ville qu'en ont leurs habitants, qu'à la partie qui en tire les leçons pour l'urbaniste du point de vue de la composition urbaine. Mais, sur ce plan, la question posée au départ vaut-elle encore pour des villes dont l'image n'est désormais pas plus importante pour celui qui y habite que pour une nébuleuse d'interlocuteurs extérieurs ? Cette nouvelle interrogation n'a pas moins d'intérêt et pourrait associer, autrement que ne l'ont fait d'autres chercheurs²⁷, une approche anthropologique partant de l'acquis laissé par K. Lynch.

Rem Koolhaas, l'architecte néerlandais très en vue qui détient également une chaire à Harvard, pose la question des mégapoles à sa manière – « la ville générique » -, à travers son énorme étude sur Lagos. Elle s'apparente manifestement plus à son ancien métier de journaliste qu'à une enquête ethnographique et il est sans doute à cet égard dans le mouvement inverse des fondateurs de l'École de Chicago. Mais n'est-ce pas logique pour cet architecte concepteur de « non lieux » dont l'architecture procède par prises de position provocatrices²⁸ ?

Pour la conception de l'architecture

Hassan Fathy me donne l'opportunité de faire une transition appropriée vers les recherches en architecture qui abordent la conception architecturale et urbaine en associant une méthode anthropologique. En dépit d'un truisme fort répandu, et dans les milieux de la recherche aussi, sachons admettre que l'échec d'un projet n'est pas un critère de son invalidité absolue. On en viendrait trop aisément à rejeter l'ensemble d'une expérience dont Hassan Fathy était le premier à reconnaître les limites²⁹ ou à se mettre dans l'incapacité de

27 On pense notamment aux travaux de Véronique Biaud (*L'architecture comme emblème municipal*, Paris : CRHA, 1992).

28 Voir à ce sujet le papier de Marc Gossé (http://www.ucl.ac.uk/dpu-projects/drivers_urb_change/urb_economy/pdf_infor_econo/ESFN_AERUS_Gosse-Infomalite_illegalite.pdf)

29 En particulier le fait que l'administration égyptienne avait imposé pour le nouveau Gourni un terrain situé loin des ressources économiques des paysans voleurs de tombes de l'ancien village.

savoir pourquoi les Cités Radieuses de Nantes et de Briey ont connu des destinées tellement différentes. Il est donc plus intéressant de s'attacher à lire, dans la relation qu'Hassan Fathy fait de son expérience, la méthode de conception qu'il met en œuvre. On en a plus retenu la réhabilitation d'une technique d'architecture (la brique de terre) que la minutieuse enquête ethnographique donnant à Fathy les moyens d'un master plan et de maisons conçues de telle sorte que le moindre habitant ait « chaussure à son pied ». La figure du chercheur se confond ici avec celle de l'architecte-concepteur, position sans doute difficile à tenir dans d'autres situations, notamment urbaines.

Telle n'est pas la situation de J.-FC Turner (1976). Nous avons dit la dette de Turner à l'égard de Jacky Tyrwhitt. Turner a fréquenté les CIAM, où il rencontra l'architecte péruvien Eduardo Neira. A la suite de ce contact, il s'engagea dans une action en faveur de l'amélioration de l'habitat des plus pauvres en Amérique latine et eut l'occasion de connaître Illich à Cuernacava. C'est ce dernier qui l'encouragea à publier les leçons de son expérience, chose qu'il accomplit lorsqu'il occupa, dans les années 60, un poste de chercheur à Harvard. Son idée du « paradoxe du bidonville », par laquelle il critique la politique de dépendance économique des habitants à l'égard des programmes technobureaucratiques des états et leur oppose une autogestion maîtrisée d'habitat autoconstruit, eut une influence indéniable au congrès Habitat I de l'ONU à Vancouver (1976). Elle en fit un expert des plus reconnus dans les années 80-90. L'essence même de ses propositions finit par être détournée, mais, fondées sur une attention très aiguë du mode de vie dans les quartiers populaires, elles restent d'une actualité certaine.

Aux USA, l'« advocacy planning » de l'architecte Paul Davidoff, qui travaillait en étroite relation avec les communautés pauvres, a été repensé par l'« Empowerment planning »³⁰ et Christopher Alexander, l'auteur de « Un urbanisme démocratique »³¹ conserve une position importante à Berkeley (UCLA) et milite pour une appropriation de l'architecture par ses destinataires, aux USA comme en Amérique du Sud. En Europe, l'architecte belge Lucien Kroll, à travers sa théorie des composants, est également attentif aux pratiques habitantes et s'associe à cet effet, pour différents projets de restructuration urbaine, les conseils de l'anthropologue Arlando Stefani (Kroll 1996). Les uns et les autres ont exploré et théorisé des modes de conception qui s'efforcent d'intégrer dans le travail de conception les apports tant de l'anthropologie des techniques que celle des modes de vie.

Bien qu'on le suspecte de concéder aux pressions des *gated communities*, l'actuel *New Urbanism*, apparu dans les années 90 aux USA, et ses pratiques de « charrette » d'*urban design* s'inscrit dans cette lignée. Le GIRBa de l'Ecole d'architecture de l'Université de Laval à Québec, groupe de recherche dirigé par l'architecte Carole Després et la sociologue de Andrée Fortin (2002), a des pratiques d'urbanisme participatif dont j'ai pu constater personnellement la solidité théorique, méthodologique et pédagogique.

En France, faute d'une mise à distance théorique à laquelle la recherche officielle en architecture n'encourage pas vraiment, ayant tendance aux fins de se faire reconnaître à imiter le modèle des grands établissements de recherche comme le CNRS, des expériences telles que celle de l'Alma-Gare de Roubaix se sont évanouies dans les effets surdéterminants d'une crise industrielle prolongée³². Mais la « programmation générative » initiée par Michel Conan (1990) au CSTB et mise en application sur différents programmes de restructuration a conduit à faire progresser dans les milieux de l'architecture une prise de conscience relative tant aux compétences des destinataires sur leur espace qu'aux méthodes permettant de les associer dans l'élaboration des projets les concernant.

D'une manière générale le sentiment que la création architecturale ne pouvait se réduire à une illumination personnelle de l'architecte, telle qu'elle a dominé l'esprit « Beaux Arts », a sérieusement régressé. La nécessité pour l'architecte de s'appuyer sur une connaissance rigoureuse du milieu pour lequel il lui est demandé d'apporter une réponse est mieux reconnue dans la profession. Cette nécessité lui est en même temps rappelée par une

30 Reardon Kenneth M, "Community Development in Low-income Minority Neighborhood: A Case for Empowerment Planning", 1996.

31 Alexander Christopher, 1976, *Une expérience d'urbanisme démocratique*, Paris : Le Seuil (Edition américaine : 1975).

32 Collectif (1982), *Roubaix Alma-Gare, Lutte urbaine et architecture*, Bruxelles : Ed de l'Atelier d'Art urbain.

implication plus affirmée des destinataires, par associations interposées, notamment en terme de satisfaction des besoins sociaux et de respect de l'environnement, d'une part, et par les pouvoirs publics qui s'efforcent d'encadrer cette expression dans des dispositifs réglementaires, d'autre part.

En même temps l'étude du processus de conception me semble conduire parfois à une instrumentation trop rigide du travail de conception en restant sur des positions de l'ancienne science positive³³. En plus de calquer le travail d'élaboration dans le champ des sciences humaines sur celui des sciences physiques, et d'oublier le statut d'hybride des artefacts architecturaux, une telle voie ignore d'une certaine manière les apports de l'anthropologie cognitive de Boutinet ou de l'anthropologie symétrique de Callon-Latour. Le projet d'architecture ne peut pas en effet être réduit à la formulation d'une solution ou à la simple application de connaissances relatives aux matériaux et aux humains. Il participe aussi de choix, politiques, sociaux, esthétiques, techniques qui, du fait de la situation d'anticipation du projet, restent pour certains aléatoires, avec une part d'indécidable, et ne dépendent pas tous, par le fait d'une expression démocratique qui s'est substituée à la parole autocratique, du seul architecte. Ce dernier, s'il conserve encore sa qualité d'auteur, est saisi plus qu'auparavant dans le « collectif d'énonciation du projet » dont il fait partie. Autant de sujets fort passionnants pour une anthropologie de la conception, de la création et de l'invention des artefacts architecturaux et urbains³⁴.

Intérêt d'enseigner l'anthropologie dans les études d'architecture

Les sciences humaines restent, pour une génération d'architectes très impliquée par leur introduction dans les études d'architecture, dans les années 60, un supplément d'âme dans le meilleur des cas et un vernis culturel dans le pire. L'autonomie donnée par la suite aux écoles a fait du caractère obligé de cet enseignement un mélange de réponses parfaitement variables. Certaines écoles sont connues pour lui accorder du crédit, d'autres non.

Selon la reconnaissance de leur intérêt pour l'architecture, l'influence des sciences sociales peut laisser une trace durable ou non chez les étudiants. Initialement marquées par leur engagement dans les réformes de 68 et d'après, les écoles ont été identifiées soit à de nouveaux maîtres, reconnus, nationalement, voire internationalement, soit à leurs activités de recherches. On trouve par conséquent des situations où l'enseignement des sciences humaines est marginalisé, d'autre cas où il est dispensé par des architectes qui font autre chose que des sciences humaines et des cas peu nombreux où son enseignement fait l'objet de cours spécifiques, mais aussi d'une association plus étroite à l'apprentissage du projet.

La situation française à laquelle nous nous référons ici a son équivalent ailleurs en Europe et dans le monde, mais en France, où l'architecture ne fait pas partie de l'université, le poids d'un corps professoral âgé, difficilement affranchi de sa formation aux Beaux-Arts, ses tendances corporatistes et son isolement intellectuel ne facilitent pas la reconnaissance des « sciences connexes ». Certains, il est vrai, ont eu tort d'en faire, immédiatement après leur introduction, une panacée trop facile au discrédit qui frappait l'architecture moderne des années 60. Ce qui aboutit au résultat exactement inverse de celui recherché. Depuis, différentes tentatives ont été entreprises, sans toujours offrir la continuité escomptée, pour favoriser des réseaux de sciences sociales dans les écoles d'architecture et aider à leur meilleure reconnaissance³⁵.

L'anthropologie n'en constitue qu'une partie, mais ses dimensions intéressant l'architecture présentent beaucoup de points communs avec d'autres disciplines qui se trouvent regroupées dans la même section du corps enseignant (« Sciences humaines pour l'architecture »). Par ailleurs les progrès de la recherche, la consolidation des laboratoires et

³³ Malgré tout le respect que j'ai pour leurs travaux, c'est la réserve que j'émettrais pour les travaux de Conan, de Prost et de Boudon sur le processus de conception. La voie mal connue empruntée par Olivier Tric (*Conception et projet en architecture*, Paris : L'Harmattan, 1999) me paraît plus judicieuse, même si elle ne débouche pas spécialement (mais c'est peut-être sa qualité) sur une méthode de conception très formatée.

³⁴ Voir les travaux de Jean-Yves Toussaint (*Projet urbain. Ménager les gens, aménager la ville* – dir. avec Monique Zimmermann-, Liège : Pierre Mardaga Editeur, 1998).

³⁵ On ne peut passer sous silence à cet égard le travail d'André Sauvage. Voir notamment : Bauhain Christiane (dir), 1995, *Logiques sociales et architecture. Actes du séminaire du 18 mai 1995*, Paris : CRH, Ecole d'architecture de Paris la Défense.

leur rôle plus affirmé au niveau du Master (avec le processus de Bologne d'harmonisation européenne), laissent penser qu'on est engagé dans une dynamique irréversible, même si, de temps en temps et de ci de là, des retours en arrière provisoires se manifestent ponctuellement.

On doit cependant distinguer deux niveaux dans la contribution des anthropologies pour l'architecture, celui qui permet de faire progresser la connaissance de la part d'humain dans les objets architecturaux et leur conception, et celui qui apporte au travail quotidien des architectes une capacité à intégrer, à tous les moments du projet et de sa réalisation, cette part d'humain et son association avec des configurations d'espace et des utilisations de matériaux plus pertinents.

Le premier niveau concerne la recherche, celle qui se fait en anthropologie comme celle qui est menée par certains laboratoires des départements d'architecture et d'urbanisme à l'interface entre architecture et anthropologie. Le second niveau concerne la formation des architectes, s'appuie précisément sur les recherches élaborées au premier niveau et n'a pas tant pour objet de former des architectes-anthropologues (ce qui peut concerner quelques chercheurs) que des architectes ouverts à la dimension anthropologique de n'importe quel édifice, aussi bien du point de vue de sa destination que du point de vue de sa production, et capables d'entrer dans une collaboration fructueuse avec des anthropologues professionnels pour la conception de projet.

Il faut donc viser juste et pas trop haut et faire accepter aux enseignants du projet comme aux enseignants de sciences humaines que cette « sensibilisation » est plus efficace par l'association dans l'apprentissage du projet que du haut d'une chaire d'anthropologie. Cela implique de la part des architectes qu'ils laissent une part d'un pouvoir pédagogique souvent tout puissant à leurs collègues des sciences humaines et que ces derniers soient convaincus qu'en architecture bien des aspects de la formation progressent par l'apprentissage en atelier.

Des expériences de ce type ont eu lieu et, pour y avoir participé³⁶, tant dans la pratique que dans la formation, je sais la difficulté qu'il y a à convaincre des architectes et des maîtres d'ouvrage, rivés sur des enjeux de renommée ou des objectifs de rentabilité, d'introduire un supplément de qualité au profit du destinataire, dont la validation ne pourra se faire, de toute façon, qu'après l'appropriation effective du bâtiment.

Pour conclure

L'architecture et l'urbanisme sont aujourd'hui confrontés à deux tendances du monde contemporain dont les apparences économiques ou physiques ne parviennent plus à cacher ce qu'elles doivent aux choix politiques qui les fondent : la mondialisation et le réchauffement planétaire. La capacité qu'a l'anthropologie à analyser les questions humaines avec un « éloignement » lié à sa tradition d'un regard exogène et lucide, appréhendant des mondes premiers et des sociétés autres, en fait une discipline capable d'éclairer efficacement l'architecture et l'urbanisme sur certains aspects de l'évolution des mondes humains d'aujourd'hui, les établissements et les constructions qu'ils créent ou transforment. Une telle évolution, marquée par une intensification des échanges tant virtuels que matériels, les conduit en effet à se rencontrer d'une manière et avec une ampleur que les expéditions coloniales n'avaient jamais permis de connaître.

L'émancipation des nations, à l'inverse de ce que l'on pouvait espérer, n'a pas réduit la domination d'autant que la maîtrise des échanges échappe de plus en plus aux états au profit d'organisations financières internationales faisant de quelques mégapoles le centre de leur réseau d'activité. Le monde urbain qui domine le troisième millénaire est plus que jamais marqué par cette existence d'immenses métropoles, mais aussi par le contraste entre des fragments immensément riches et des quartiers extrêmement misérables, qu'alimente encore une inépuisable migration venant des pays pauvres. En plus de se fragmenter, les métropoles ont développé des modèles d'échanges irrationnels, aussi bien en ce qui concerne les biens matériels que les personnes, que ne parviennent pas à alléger les divers

³⁶ Dans le cadre d'Europarc (accompagnement socio-anthropologique d'une réalisation de logement pour étudiants au Mans par l'architecte Patrice Calori, lauréat de l'Europarc 2), d'un certificat de 3^e année dans les années 80 à Nantes et aujourd'hui dans le cadre d'un Master de projet urbain à Aix-Marseille, cohabilité entre l'ENAM et les Universités de Provence et Paul Cézanne.

modes de télécommunication (téléphones cellulaires, Web). Il est désormais établi qu'ils participent pour une large part au réchauffement de la planète. Il en est de même de la consommation, à la fois marquée par de profondes inégalités, des comportements individualistes de masse et un gaspillage inquiétant pour le maintien des ressources et l'élimination des déchets.

Aujourd'hui la demande d'expertise sur ces différentes évolutions est à la mesure d'une prise de conscience apparue en 1992, à l'occasion de la Conférence de Rio, et à laquelle les échevins et les organisations non gouvernementales ne sont pas étrangers. Aux réponses des grands lobbys et des états s'opposent désormais les contre-expertises des milieux associatifs (Callon, Lascoumes, Barthes 2001).

Dans les milieux de l'urbanisme et l'architecture, des voix se font entendre, qui, en ce début de troisième millénaire, veulent rompre radicalement avec des méthodes qui organisaient les territoires et construisaient les bâtiments avec les normes d'une science prospective hautaine et distante, campée dans ses certitudes d'infaillibilité technique, à mille lieux des réalités concrètes de la société. Depuis, la recherche sur les territoires, comme le souligne dans sa « Première leçon d'urbanisme » Bernardo Secchi (2000), « s'effectue à partir de la description... Cette littérature, très proche de celle des ethnologues ou des anthropologues et exprimée par un luxe de moyens expressifs et lexicaux, continue à construire et à reconstruire des cartes en profondeur, descriptions de territoires perçus comme sur le point de disparaître ou formés depuis peu : les territoires mais aussi les habitants, et leurs micro-histoires. »

La gouvernance et le développement durable, notions émises par des fractions éclairées des élites, pour tenir compte d'un « mal-développement » (R. Dumont) mis en évidence depuis longtemps, font naître des formes nouvelles d'action et de résolution des conflits, mais aussi des projets architecturaux et urbains traités différemment, tant en ce qui concerne la réponse sociale qu'ils apportent, les solutions techniques qu'ils mettent en œuvre que les modalités par lesquelles le projet les appréhende et la négociation les fait aboutir. Autant de dimensions qui, pour la raison que les hommes dans leur diversité et leurs différences demandent à être mieux pris en considération, mettent l'anthropologie sur le devant de la scène, pour aider à la compréhension, à la conception et à la réalisation de projets architecturaux et urbains plus appropriés. Cette tendance est un frémissement fragile : il fraie tant bien que mal son chemin dans les interstices de liberté et d'intelligence que les puissants ont oublié de détourner au profit de leur appétit financier insatiable.

Bibliographie

- Althabe Gérard et alii, 1985, *Urbanisation et enjeux symboliques*, Paris : Anthropos.
Anderson Niels, 1993, *Le hobo*, Paris : Nathan (édition américaine : 1923).
Augé Marc, 1994, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris : Aubier.
Balandier Georges, 1988, *Le détour*, Paris : Fayard.
Bonnin Philippe, Villanova Roselyne (de), 1999, *D'une maison l'autre*, Grane : Creaphis.
Boudon Philippe, 1967, *Pessac de Le Corbusier*, Paris : Dunod.
Bourdieu Pierre, 1981, *Le sens pratique*, Paris : Minuit.
Boutinet Jean-Pierre, 1990, *Anthropologie du projet*, Paris : Gallimard.
Callon Michel, Lascoumes Pierre, Barthes Yannick, 2001, *Agir dans un monde incertain*, Paris : Le Seuil.
Cervellati Pier Luigi, Scannavini Roberto, Angelis Carlo (de), 1981, *La nouvelle culture urbaine, Bologne face à son patrimoine*, Paris : Le Seuil (édition italienne : 1977).
Chombart de Lauwe Paul-Henry, 1959, *Famille et habitation*, Paris : Editions du CNRS.
Conan Michel, 1990, *Concevoir un projet d'architecture*, Paris : L'Harmattan.
Choay Françoise, 2006, *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris : Le Seuil.
Cuisenier Jean, 1991, *La maison rustique : logique sociale et composition architecturale*, Paris : PUF.
Davis Mike, 1997, *City of quartz, Los Angeles, capitale du futur*, Paris : La découverte.
Depaule Jean-Charles, 1985, *A travers le mur*, Paris : CCI Centre G. Pompidou.
Després Carole, Fortin Andrée, (2002), *La Banlieue revisitée*, Québec : Nota Bene.
Fathy Hassan, 1970, *Construire avec le peuple*, Paris : Sindbad (édition anglaise : 1969).
Foville Alfred (de), 1894-1899, *Enquête sur les conditions de l'habitation en France*.
Galloti Jean, 1926, *Le jardin et la maison arabe au Maroc*, Paris : Ed. Albert Lévy, (Illustrations de A. Laprade).

Gans Herbert, 1962, *The urban villagers; group and class in the life of Italian-Americans*, New York : Free Press of Glencoe.

Geddes Patrick, 1915, *Cities in evolution*, London William and Norgate; traduction française (1994): *L'Evolution des villes. Une introduction au mouvement de l'urbanisme et à l'étude de l'instruction civique*, Paris, : Editions Temenos.

Godelier Maurice, 1984, *L'idéal et le matériel*, Paris : Fayard.

Godelier Maurice, 1982, *Les sciences de l'homme et de la société en France, analyse et propositions pour une politique nouvelle*, Paris : La documentation française.

Grafmeyer Yves, Isaac Joseph ed., 1979, *L'Ecole de Chicago*, Paris : Champ urbain.

Hall Edward-T., 1971, *La dimension cachée*, (édition américaine : 1966)

Hannerz Ulf, 1983, *Explorer la ville*, Paris : Minuit (édition américaine : 1980).

Illich Ivan, 1973, *La convivialité*, Paris : Le Seuil.

Jacobs Jane, 1961, *The Death and Life of Great American Cities*, New York : Random House.

Kroll Lucien, 1996, *Enfin chez soi... Réhabilitation de préfabriqués*, Paris-Berlin : L'Harmattan & WoGeHe.

Latour Bruno, 1990, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris : La découverte.

Lelièvre Pierre, 1942, *L'Urbanisme et l'architecture à Nantes au XVIIIe siècle*, Nantes : Libr. Durance.

Lemoigne Jean-Louis, Morin Edgar, 1999, *L'Intelligence de la Complexité*, Paris : L'Harmattan.

Léger Jean-Michel, 1990, *Derniers domiciles connus*, Creaphis.

Lynch Kevin, 1976, *L'image de la ville*, Paris : Dunod (édition américaine : 1960).

Mangin David, 2004, *La ville franchisée*, Paris : Editions de La Villette.

Mauss, Marcel, 1947, *Manuel d'ethnographie*, Paris-Genève : Payot.

Moley Christian, 1983, *Structures de la maison : exemple d'un habitat traditionnel finlandais*, Paris : P.O.F..

Morin Edgar, 1967, *Une commune en France. La métamorphose de Plodémet*, Paris : Fayard.

Paul-Lévy Françoise, Segaud Marion, 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris : CCI Centre G. Pompidou.

Perrot Michèle, Pétonnet Colette, 1982, « Anthropologie culturelle dans le champ urbain », *Ethnologie française*, Tome 12, n°2.

Pétonnet Colette, 1972, « Espace, distance et dimension dans une société musulmane », *l'Homme* XII, n°2, p. 47-84.

Pétonnet Colette, 1982, *Espaces habités, Ethnologie des banlieues*, Paris : Galilée.

Pinson Daniel, 1992, *Modèles d'habitat et contretypes domestiques au Maroc*, Tours : Urbama.

Pinson Daniel, 1993, *Usage et architecture*, Paris : L'Harmattan.

Rapoport Amos, 1972, *Anthropologie de la Maison*, Paris : Dunod (édition américaine : 1969).

Raymond Henri, 1984, *L'architecture, les aventures spatiales de la raison*, Paris : CCI Centre G. Pompidou.

Rivière Georges-Henri, 1965, *L'Aubrac*, Paris : Editions du CNRS.

Rossi Aldo, 1981, *L'architecture de la ville*, Paris: L'Equerre (édition italienne : 1966).

Secchi Bernardo, 2006, *Première leçon d'urbanisme*, Marseille : Parenthèses (Edition italienne, 2000).

Sennett Richard, 1992, *La ville à vue d'oeil*, Paris : Plon (édition américaine : 1990).

Tarius Alain, 1989, *Anthropologie du Mouvement*, Caen : Paradigme.

Tric Olivier (1999), *Conception et projet en architecture*, Paris : L'Harmattan.

Turner John FC (1979), *Le Logement est votre affaire*, Paris : Le Seuil (édition anglaise : 1976).

Tyrwhitt Jacqueline M., Sert Jose Luis, Rogers Ernesto N., 1952, *The Heart of the City: towards the humanization of the urban life*, New York : Pellegrini and Caduhy, 1952.

Vernant Jean-Pierre, 1965, « Espace et politique en Grèce ancienne » in *Annales ESC*, 20.